

l'auteur de ses jours de toute la peine qu'il lui a faite, lui offre sa pipe et ses deux pistolets.

Rien de plus prosaïque et de plus naïf que cette histoire sans doute suggérée par le coup de tête d'un fils unique ou la faiblesse d'un jeune campagnard, alléché par les promesses d'un sergent recruteur à belles moustaches, au temps de Louis XV. On conçoit que sous un tel aspect, le morceau était indigne de prendre place dans la galerie des « Chants historiques ». L'action fut donc transportée dans un autre siècle. L'expédition du bâtard de Normandie, pour laquelle fut enrôlée une nombreuse piétaille, était, à cet égard, autrement attirante que la Guerre de Sept ans. La pièce se vit donc peigner pour la circonstance, tout en recevant relativement peu d'interpolations : « Le fils de la Duchesse » au lieu du Roi, l'« Angleterre » au lieu de la Lorraine, le « ruban de noces » attachant le message au col de la colombe, et enfin le bateau fantôme venant se jeter à la côte sous les yeux de la mère.

Moyennant quoi elle fut d'abord honorée d'une insertion dans le grand ouvrage d'Augustin Thierry sur *l'Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, dont la lecture avait, au préalable, inspiré au jeune adaptateur son travail de mosaïque ; moyennant quoi aussi, le seul *x<sup>e</sup>* siècle se trouverait plus tard être représenté dans le recueil par cinq chants au moins : *Bran, ou le Prisonnier de Guerre, Le Faucon, Héloïse et Abailard, l'Epouse du Croisé, et Le Retour d'Angleterre*.

Malgré la maigre valeur littéraire de la pièce, prise dans son texte breton, on comprend que Milin, séduit surtout par l'appareil de notes érudites qui l'encadrait dans l'ouvrage, jugeât sa propre version « incomplète » et, sous d'autres rapports « inférieure » à sa correspondante du *Barzaz-Breiz*.

#### Bibliographie du RETOUR d'ANGLETERRE.

- Collection de Penguern, Biblioth. Nat., t. 90, ff. 266-267.  
 G. Milin, *Silvestik*, Biblioth. Nat., Nouvelles acquisitions françaises, Ms. 3342, ff. 554-557, avec argument du collecteur.  
 D'Arbois de Jubainville. *Note sur une chanson bretonne (...) qu'on croit supposée*, in *Revue Archéologique*, mars 1868, pp. 227-240.  
 F.-M. Luzel. *Gwerziou Breiz-Izel*, t. I, pp. 358-365.  
 G. Le Jean. *Revue celtique*, t. II, pp. 61-63.

#### § VIII. L'EPOUSE du CROISE (pp. 146-150).

Dans ses *Derniers Bretons*, au chapitre « Poésies de la Bretagne » (1836. t. II), Emile Souvestre émettait, on ne sait pourquoi, l'opinion que la « gwerz » *Les deux Frères* datait probablement des Croisades.

Lorsque La Villemarqué se fut procuré une version originale de cette pièce, l'opinion de Souvestre lui revint en mémoire, et son premier soin fut de refaçonner la pièce pour que la probabilité mise en avant fit place à une certitude. Le travail d'ajustage était assez

facile : Un petit tableau haut en couleur en guise d'ouverture, montrant des gentilshommes réunis dans la cour d'un manoir, pennons au vent, chevaux piaffant; puis un détail en apparence très secondaire : une croix rouge brodée à l'épaule de chaque cavalier... Et voilà le départ d'un seigneur breton pour la Croisade.

La Croisade ?... Mais laquelle ? — Une note renseigne à cet égard le lecteur, lui faisant savoir que la seule à l'occasion de laquelle les partants arboraient cet insigne était « la première ». Et c'est ainsi que nous sommes transportés au Faouët, en l'an 1096, à propos de faits qui, eux, n'ont aucun rapport avec la délivrance des Lieux saints; à propos de faits qui, on va le voir, pouvaient se dérouler n'importe où, à n'importe quelle époque. Enchanté de voir confirmer ainsi sa supposition, Souvestre n'eut garde de passer sous silence, dans la réédition de son ouvrage (1843), la « découverte » par La Villemarqué de couplets qui prouvaient de si heureuse façon l'exactitude de ses vues. Et il poussa la confiance jusqu'à joindre la traduction de ces couplets à celle du chant dont il avait déjà fait connaître l'essentiel.

En plus de la première version des *Derniers Bretons*, dont la sincérité est entière, on dispose de quelques autres qui racontent les faits sensiblement de la même façon. La Villemarqué convenait lui-même que le thème de ce chant était commun à diverses littératures de l'Europe latine (v. 1867, p. 150). On peut ajouter qu'il l'est également à d'autres, ayant été exploité aussi bien en Ecosse que dans les pays scandinaves.

La pièce qui débute p. 196, au tome premier des *Gwerzïou*, intitulée comme chez Souvestre *Les deux Frères*, est relative aux malheurs d'une jeune femme confiée aux soins de son beau-frère pendant que son époux sert à l'armée. L'action elle-même n'y offre pas de différence avec celle de *L'Épouse du Croisé*. Dans les deux pièces, à peine le chevalier s'est-il éloigné du manoir que sa dame est en butte aux pires vexations; pendant sept ans elle mènera la vie d'une gardeuse de troupeaux, puis, un jour elle se prendra à chanter sur la lande. Un soldat revenant de guerre s'arrête pour l'écouter, s'approche d'elle, la questionne, finit par la reconnaître, puis poursuit sa route vers le manoir et s'informe de celle qu'il avait quittée sept années auparavant. Des explications s'ensuivent entre les deux frères; et les vers français par lesquels Alfred de Courcy a rendu la fin du drame pourraient traduire en alexandrins celle de la gwerz recueillie par Luzel, tout aussi bien que le dernier couplet de celle publiée par La Villemarqué :

Tu mens, par tes deux yeux, fuis vite ma colère;  
Ton cœur, homme maudit, est gros de déshonneur.  
Si je ne respectais la maison de mon père,  
Je plongerais ici mon glaive dans ton cœur !...

(*Penamet respecti ti ma mamm ha ma zad,  
Am boa treuzet m' c'hleze bremasounn en da wad*).

Les autres versions que l'on doit à Yan Kerhlen pour le pays de Vannes, à l'abbé Besco et à l'abbé Guillem pour la Cornouaille sont de la même venue. Si dans l'une le « manoir du Faouët » est cité comme par La Villemarqué, aucune ne dépeint la cour d'honneur avec ses chevaliers à eroix rouge. On voit comment, au prix d'un mince détail, et sans toucher au thème d'une complainte impossible à situer dans le temps, on pouvait transformer la pièce en un chant presque millénaire.

Bibliographie de *L'EPOUSE du CROISE*.

- Luzel. *Gwerziou Breiz-Izel*, t. I, pp. 196-201.  
 Abbé Guillem. *Chants populaires bretons du pays de Cornouaille*, pp. 177-181.  
 Emile Souvestre. *Les Derniers Bretons* (1836), t. II, pp. 246-249; (1843 : pp. 171-173).  
 Yan Kerhlen (Abbé Cadic). *Berjeren*, in *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, 1890, t. II, p. 347.  
 Abbé Besco. *Groeg ar C'hroazour*, texte communiqué à M. P. Le Roux par F. Vallée, et dont j'ai trouvé une copie dans les papiers de J. Ollivier. Le titre, emprunté au *Barzaz-Breiz*, ne saurait correspondre à celui de la version recueillie.  
 Louis Le Guennec. *En Breiz-Izel, autrefois*, pp. 156-162.

§ IX. *La FIANCEE de SATAN* (pp. 156-162).

C'est sous le titre *Ar Plac'h dimezet enn Ifern*, traduit « La Fiancée en Enfer », mais qu'un bretonnant non prévenu interpréterait : « La femme (qui s'est) mariée en enfer », que parut ce chant dans la première édition de l'ouvrage (t. I, pp. 135-150). La seconde édition (t. I, pp. 258-269) ramenait ce titre aux trois premiers mots : *Ar Plac'h dimezet*, ce qui veut dire « la femme mariée » plutôt que « la fiancée », le breton n'ayant, en réalité, pas d'équivalent pour cette dernière expression. Modifié une seconde fois dans l'édition définitive de 1867, il devenait enfin : *Ar Plac'h dimezet gand Satan*, soi-disant « La Fiancée de Satan », mais littéralement : « La femme mariée avec Satan ».

Bien que censée se rattacher au XIII<sup>e</sup> siècle, la pièce est, de tout le contenu du recueil, avec celle qui la suit immédiatement, la plus imprégnée de romantisme par certains de ses détails. Un court prélude met la ballade dans la bouche d'un vieux « harde ambulante » qui raconte des événements survenus alors qu'il n'avait encore que douze ans; mais ce prélude manque dans les versions populaires des *Gwerziou* (t. I, pp. 26-42), qui portent le titre moins dramatique de « Jeanne Le Guern ». La sombre histoire qui en fait l'objet ne présente pas de sérieuses différences quant au fond avec celle de La Villemarqué, sous la plume duquel elle se résume à ceci :

Une jeune fille dont le nom n'est même pas révélé se fiance pour la quatrième fois et, cette fois, va jusqu'au mariage. En entrant dans